

pas apprendre à la marquise que cette cicatrice était celle d'un coup de sabre reçu en défendant son maître.

Pendant que la marquise déjeune, nous dirons quels événements avient amené la position exceptionnelle dans laquelle se trouvait la famille de Kersalun.

Doublement attaché à la cause royale par sa position et son rang et par la famille de la femme dont il déplorait la perte, le comte de Sérigny avait nécessairement pris un commandement dans l'armée du roi, lorsque la Vendée s'était soulevée ; mais comprenant à quels dangers seraient exposées sa belle-mère affaiblie par l'âge et sa fille encore si jeune, il avait résolu de les éloigner du théâtre de la guerre. Paris est, et à toujours été, la ville dans laquelle il est le plus facile de se soustraire aux regards ; ne pouvant quitter son poste, il fallait à M. de Sérigny quelqu'un de sûr auquel il pût confier son précieux dépôt. Yvon était un de ces vieux serviteurs comme on en trouve en Bretagne, dévoués à leur maître, toujours prêts à s'exposer et à mourir pour lui ; il avait de plus assez d'intelligence pour qu'on pût compter sur lui. Le comte lui donna donc ses instructions, lui fit comprendre l'importance et le danger de sa mission, et ayant à grand'peine décidé la vieille marquise à quitter son château, il les fit partir incognito, donnant à Yvon le peu d'argent dont il put disposer, ce qui n'était pas considérable, car les chefs vendéens sacrifiaient tout à la cause qu'ils défendaient, et d'ailleurs, il espérait^{en} pouvoir, de temps en temps, leur envoyer des secours. Mais bientôt ses propriétés furent ravagées et les moyens de correspondance complètement interceptés ; de là, cette gêne que Bonne et Yvon cachaient avec tant de soins à la vieille marquise qui, grâce à leurs efforts, à leur travail incessant, à leurs pieux mensonges, ignorait tout ce qui se passait, ne se doutait même pas que son château avait été incendié, que ses biens étaient sous le séquestre, et qu'elle devait le bien-être dont elle jouissait à sa petite-fille, qui s'était faite lingère, et à Yvon, qui s'était improvisé tailleur en vieux.

Dès que la marquise eut déjeuné, Yvon desservit et retourna en bas repeter les carmagnoles des citoyens qui l'honoraient de leur confiance. La journée se passa comme d'habitude, calme et solitaire. Vers le soir, Bonne rentra, sa figure était bouleversée.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ? s'écria Yvon.

— Rien, mon ami. Tenez, voici l'argent de ce qu'ils appellent ma décade, prenez-le.

— Ah ! ma bonne et noble demoiselle ! si vous saviez tout ce que je souffre en vous voyant obligée de travailler pour vivre ! Mais, hélas ! comment faire ? j'aurais beau, moi, travailler jour et nuit de ce maudit état de tailleur, je ne suis pas assez habile pour gagner de quoi suffire aux dépenses de la maison.